

MÉDIATHÈQUE MICHÈLE JENNEPIN

*Recueil de nouvelles
fantastiques*



**Concours d'écriture organisé par la
Médiathèque Michèle Jennepin sur le
thème : un événement étrange bouleverse
l'univers (ou votre vie)**



MÉDIATHÈQUE MICHÈLE JENNEPIN

*Recueil de nouvelles
fantastiques*



Nouvelles fantastiques catégorie adulte



<u>Lauréate</u> : Mademoiselle de... au jardin, Carine Lassagne.....	p.7
Avalie ou la petite fée du jardin, Aurélia Furace.....	p.10
L’envolée, Louise Verzanobres.....	p.16
Mon banc, Jean Barraud.....	p.23
Il y a des claques qui se perdent !, Gwennola Pierre.....	p.29

Mademoiselle de...au jardin

- Oh... Regarde !

J'avais saisi le bras de mon mari Frédéric en lui désignant l'étal d'un marchand de la Place des Micocouliers. Il était tôt le matin, mais le soleil tapait déjà fort sur la brocante dominicale. Une foule de badauds arpentait les allées, à la recherche du parfait bibelot qui viendrait enrichir la décoration d'un salon ou d'une chambre.

J'avais avisé un tableau de taille modeste, posé au sol et adossé à la paire de tréteaux qui soutenait l'une des planches de l'étal. Je m'approchai pour vérifier mon intuition. J'étais presque sûre d'avoir reconnu le style de Charles Matet, mon peintre montpelliérain préféré. Le tableau représentait une jeune femme en élégante robe de mousseline claire, assise entre deux colonnes à la mode antique, devant ce qui semblait être un jardin luxuriant. Un petit coup d'œil sur la signature me fit accélérer le cœur... C'était bien ça ! Pour une fois que j'avais de la chance... Il ne fallait rien laisser paraître devant le vendeur au risque de voir s'envoler le prix.

Mademoiselle de ... au jardin. Un mot du titre était effacé. Je savais déjà où je l'accrocherai. Je me forçai à examiner brièvement la toile d'un air détaché, avant de m'intéresser tout aussi rapidement aux livres étalés à proximité. *Les plantes et les herbes oubliées : savoir les utiliser.* Ce traité tombait à point nommé car je versais récemment dans l'herboristerie. Je le feuilletai et le trouvai très pratique.

Etrangement, le marchand ne se fit pas prier et le tout fut négocié à un bon prix. Ça rattrapait le fait de devoir retourner travailler à l'agence immobilière dès demain. Enthousiaste comme jamais, je repartis avec mes achats sous le bras.

A midi, je harcelai déjà mon mari pour l'accrochage du tableau. Il serait parfait dans l'escalier. Frédéric, pourtant très bricoleur, batailla une partie de l'après-midi, cassant une mèche et se blessant un doigt. Mais le soir venu, le tableau était mis.

Je le contemplai d'un air satisfait, montant et descendant l'escalier plus que de coutume.

« Je sais que tu adores ce peintre, mais il est bizarre, non, ce tableau... ? » lança Frédéric. « Je le trouve sombre. »

La lumière à cet endroit n'était pas optimale, certes, et on perdait un peu les détails du portrait. Les arbres du jardin se fondaient en un flou hypnotique, les colonnes, ternes, encadraient la femme dont le regard paraissait un peu plus triste maintenant. Sa robe retombait en plis mous sur ses épaules. Son teint était moins rose que sous le soleil matinal de la brocante. Mais c'était un Matet, quand même...

A la nuit tombée, je me plongeai dans l'étude du traité botanique. Le livre avait beaucoup servi, car certaines pages étaient annotées de caractères minuscules, corrigeant ou complétant, ça et là, les recettes d'origine. Celle d'une décoction à base de mélisse me paraissait tout indiquée. Moi qui avais des difficultés à m'endormir depuis quelque temps...

Je m'essuyai le front et me grattai machinalement le bras. Décidément, l'été était chaud cette année et plein de moustiques.

- Fais quand même attention. Les plantes, c'est peut-être naturel, mais ce n'est pas sans danger, s'inquiéta Frédéric.

- Je commence petit. Je ne risque pas grand-chose avec de la mélisse. J'irai en acheter demain.

En montant me coucher, je m'assis dans l'escalier devant le portrait. J'essayais de me rappeler ce que j'avais trouvé beau dans ce visage qui me fixait. La nuit fut agitée. Je ne cessai de me tourner et me retourner, tantôt ayant trop chaud, tantôt me trouvant engourdie. Au bout d'une heure, je voulus descendre dans le salon pour lire. La fatigue et l'obscurité durent me faire rater une marche car je perdis l'équilibre. Je me rattrapai de justesse à la rampe. Mon bras droit me lançait. J'y portai la main gauche par réflexe et ressentis une vive brûlure.

Le lendemain, j'étais de retour au bureau, plus fatiguée que jamais.

- Mon dieu, quelle tête tu as ce matin ... ! Tu t'es couchée tard ? osa Laurence, une de mes collègues.

- Même pas. Encore une insomnie... Et en plus, j'ai été victime de moustiques, répliquai-je, fataliste. Ça me démange affreusement. Mon avant-bras est tout rouge.

Tiens..., je t'ai apporté un petit traité d'herboriste que j'ai chiné hier, comme je sais que tu t'y intéresses.

- Dis-donc, il n'est pas tout jeune. Il y a même des notes dessus.

- Oui, je sais, je l'ai remarqué aussi.

La matinée se poursuivit dans une lassitude inhabituelle. Je faisais tout mon possible pour répondre aux demandes des clients qui me parvenaient par mail, mais je mélangeais les dossiers : telle villa n'avait finalement pas de piscine, contrairement à ce que je venais de répondre, et telle autre ne se situait pas dans le charmant village que j'avais décrit. Je sortis sur ma pause déjeuner pour aller acheter les feuilles de mélisse séchées. Il y avait une boutique bio juste en bas de la rue. En payant à la caisse, je remarquai que la plaque s'était étendue. Je rabattis la manche de mon chemisier. Le reste de la journée me parut interminable et il me tardait d'être au soir. Je ne m'éternisai pas au bureau.

Frédéric m'accueillit avec une limonade. Je m'excusai de ne pas y toucher et m'installai dans la cuisine pour me préparer mon infusion. Je me laissai tomber sur une chaise. Le sifflement de la bouilloire mit plusieurs minutes à me sortir de ma langueur. Je m'installai dans un fauteuil du salon, ma tasse fumante devant moi, sur la table basse. Frédéric me rejoignit.

« J'ai passé l'après-midi à réparer une fuite dans la cuisine. Le siphon tout neuf que j'avais installé le mois dernier, s'est brutalement fissuré. Jamais vu ça...

Dis-donc, tu n'as pas l'air en forme, toi », lança-t-il, tout en feuilletant le livre posé là.

Il avisa les notes en marge.

« Ce sont des formules magiques ? Attention au mauvais œil ! » ironisa-t-il.

Le lendemain matin, je peinaï à me lever. Mon mari me conseilla d'aller voir le médecin. Mon état l'inquiétait. Il ne fallait pas que j'aie travaillé aujourd'hui. Au téléphone, ma collègue me souhaita un prompt rétablissement. La plaque avait gagné le buste. Je me résolus de mauvaise grâce à suivre l'ordonnance du médecin. Pas vraiment en phase avec mon livre de plantes et d'herbes... Malgré le traitement, je ne pus retourner travailler de toute la semaine, et mon état semblait au contraire empirer de jour en jour. Je somnolais parfois dans un fauteuil du salon. Je regrettais d'avoir bu cette tisane de mélisse. C'est peut-être ça qui ne m'avait pas convenu. Frédéric avait peut-être eu raison de me mettre en garde. Mais non..., à bien y réfléchir, je m'étais sentie mal, bien avant de l'avoir bue.

A l'hôpital, on constata que les plaques s'étendaient désormais au dos et au ventre. Les médicaments calmaient un temps les démangeaisons, mais je devais désormais adapter mes vêtements à mon état. Je portais des manches longues en voile de coton pour protéger mes bras de l'air, mais aussi pour m'empêcher de les toucher. Ce qui était plus lourd qu'un souffle me causait d'atroces sensations.

Un matin, Laurence téléphona. Je ne pouvais pas rester comme ça. Elle insista pour me donner les coordonnées de Madeleine, une amie magnétiseuse.

« Tu vas voir, elle est formidable. Je suis sûre qu'elle pourra t'aider. »

Je l'appelai.

Au téléphone, Madeleine se montra peu bavarde. Je lui parlai de mes plaques rouges soudaines, de mon état de fatigue qui ne me quittait plus, des médecins qui ne trouvaient rien. Rien de spécial ne pouvait expliquer les choses. Rien ne les améliorait non plus. Je ne revenais même pas de voyage. Madeleine écoutait. Il lui fallait venir sur place, dans la maison.

Le lendemain matin, une petite dame sans âge sonna à la porte. J'ouvris, plus épuisée que jamais, mais heureuse de recevoir une visite. Son visage était assez inexpressif, ce qui me contraria. Je fis chauffer de l'eau pour du thé. Nous prîmes place dans le salon.

- Réfléchissez à un élément nouveau, peu avant vos poussées d'eczéma, interrogea Madeleine.

Avez-vous mangé ou bu quelque chose de différent ? Etes-vous allée dans un endroit inhabituel ?

- Je ne vois rien de particulier. Avec mon mari, nous n'avons même pas reçu d'invités. J'ai un temps soupçonné une tisane préparée d'après une des recettes de ce livre, chiné dans une brocante. Mais ça ne peut pas avoir de rapport, ajoutai-je en désignant le livre posé à côté de ma tasse.

- Montrez-moi. Vous dites que vous l'avez acheté dans une brocante, questionna Madeleine, déjà occupée à le feuilleter. Méfiez-vous des brocantes. Certains objets peuvent être chargés.

- Chargés ? Que voulez-vous dire ?

- Chargés en émotions négatives. Tout dépend de ce que représente l'objet et de son passé.

La personne qui a inscrit ces notes s'y connaissait bien, mais je ne ressens rien de particulier. Vous avez acheté autre chose ?

- Oui. Ce tableau, accroché dans l'escalier.

Je m'extirpai de mon fauteuil et conduisis Madeleine à la hauteur du tableau. Je la sentis vaciller à la vue du portrait. Dans la lumière du matin, le tableau semblait ne plus être le même : on distinguait clairement les aplats assez grossiers qui composaient les feuilles des arbres de l'arrière-plan. Certaines étaient roussies par le soleil ou les parasites. Le ciel, grisâtre, faisait un fond sinistre au porche, soutenu par les colonnes fissurées. Les yeux de la jeune femme étaient parcourus d'infimes traits rouges qui en striaient le blanc. Comment n'avais-je pas remarqué ces yeux injectés de sang qui me fixaient ? Son teint cireux trahissait son état. Les manches de mousseline laissaient entrevoir des avant-bras couverts de plaques rouges. La maladie suintait de toute la toile. Un courant d'air souleva mes cheveux et me fit me retourner. La porte d'entrée était grande ouverte. Madeleine avait disparu.

Avalie ou la petite fée du jardin

Il était une fois, en Australie, une famille de trois enfants. Nous sommes en 2021. Le papa se nomme Monsieur James Brandon Patrickson et la maman Vivien Mary Keaton. Moi, je m'appelle Rosalia. J'ai eu quinze ans l'été dernier. Mes frères eux, ont douze ans et six ans. Ils sont beaucoup plus jeunes que moi. Depuis toute petite, j'aime les livres et les légendes. J'aime en particulier les fées et les elfes. J'aime les fées pour leur magie, leur luminosité légère et la profondeur de leurs personnalités. Je me reconnais dans la façon dont leurs visages et leurs attitudes expriment un large éventail d'émotions. A mes yeux, elles possèdent des qualités uniques et offrent des possibilités illimitées à l'imagination.

D'ailleurs, je collectionne des petites statues de fées en résine sur les étagères de ma chambre. Elles me protègent en quelque sorte du mauvais œil, m'apportent chance, bonheur et prospérité. Je crois un peu aux fées. Un proverbe dit :

« *Chaque fois qu'un enfant dit : Je ne crois pas aux fées, il y a quelque part une petite fée qui meurt.* » C'est l'écrivain anglais James Barrie, auteur de Peter Pan, qui a écrit cela. Dans Peter Pan, il y a la fameuse fée Clochette, la fée bricoleuse. Puis il y a aussi ses nombreuses amies. Je les ai maintes et maintes fois dessinées ! J'ai lu d'ailleurs beaucoup de recueils et d'histoires sur le petit peuple. Peut-être y en-a-t-il parmi nous ? Peut-être existent-elles, mais se cachent-elles ? Je l'ignore. Mais si un jour j'en croise une pour de vrai, alors je vous le dirai ! La plupart d'entre nous pense que les fées sont de minuscules créatures ailées voltigeant autour de nous en agitant une baguette magique, mais l'histoire et le folklore racontent une histoire bien différente. Mais avant tout, qu'est-ce qu'une fée ?

Une fée est un être légendaire féminin, d'une grande beauté, capable de conférer des dons aux nouveau-nés, de voler dans les airs, de lancer des sorts et d'influencer le futur.

Dans la culture moderne, elles sont généralement jeunes, parfois ailées, et toujours très belles. Elles sont souvent entourées de lumière ou d'étoiles qui scintillent. Elles sont de petite taille, des êtres minuscules qui ne font que quelques dizaines de centimètres de haut. En quelque sorte, il s'agit d'énormes libellules à l'apparence humaine. Mais à l'origine elles étaient dépeintes d'une façon bien différente. Elles étaient grandes, radieuses. On peut supposer qu'il s'agissait de dryades (femmes druides).

J'ai également dans ma chambre un attrape-rêves avec une tête d'indien au milieu. Je vais rentrer au lycée cette année. J'ai un peu peur car dans la vraie vie, à part mes livres et mes dessins, je n'ai pas beaucoup d'amis. Je me sens un peu seule. A vrai dire, au quotidien, c'est très dur.

Mes parents ne sont pas très riches et mes frères et moi avons très vite appris à compter sur nous-mêmes. Nous sommes très dégourdis.

Jusqu'alors, je me disais que les fées faisaient partie des contes et légendes de notre enfance... jusqu'à ce jour : je jouais avec mon petit frère Philip dans le jardin à cache-cache. Je me rappelle très bien de cette scène : j'étais en train de compter à voix haute contre l'immense tronc du merisier, les yeux fermés. Je n'entendais que le souffle du vent et les bruissements des feuilles qui glissent au sol. Nous étions en automne. Mon petit frère venait de crier. « Ça y est je suis caché ! Tu peux venir Rosalia ! »

Je m'étais alors retournée, prête à chercher Philip mais je m'étais soudainement pétrifiée sur place. J'étais devenue toute blême : face à moi, par terre, une petite créature digne des contes de fées était recroquevillée sur le ventre et ne bougeait pas. Elle avait des ailes translucides, un teint diaphane et une longue chevelure de sirène d'un bleu océan. Je n'arrivais plus à parler, ni à faire le moindre geste. Est-ce que j'étais en train de rêver ? Était-ce possible ? Une fée devant moi ! Je ne pouvais y croire ! Cela ne pouvait être vrai ! Je secouai ma tête de droite à gauche, me donnait des claques, en vain. Il y avait bel et bien devant moi une « fée ».

Elle portait une petite robe en mousseline légère et des bottes d'un vert éclatant. Son nez était légèrement en trompette. Elle semblait endormie, dans un sommeil profond. Je n'osais pas la réveiller. Plusieurs pensées se bousculèrent dans ma tête mais je n'arrivai pas à prendre une décision :

devais-je l'aider ? Était-ce un bon ou un mauvais présage ? Que devais-je faire ? Je m'accroupissais, contre toute attente, et je remarquai alors la vilaine tache de sang sur son abdomen. Elle était blessée ! Je pensai alors à mes parents : que diraient-ils s'ils voyaient un petit être de la forêt EN VRAI ? Mes parents étaient de fervents chrétiens, et ils voyaient d'un très mauvais œil toutes ces créatures fantastiques. Je songeai à toutes mes histoires et aux livres que j'avais lus. Si j'aidais la fée, alors peut-être elle pourrait me remercier en retour. Si je ne l'aidais pas, alors un malheur terrible pourrait s'abattre sur ma famille et moi. Je finis par prendre la fée contre moi. Je montai aussitôt dans ma chambre, grimpant les escaliers à grandes enjambées, évitant soigneusement mes parents au passage et oubliant mon petit frère. Je refermai du pied ma porte en bois et posai avec empressement la petite fée sur mon bureau. Elle dormait toujours. Je réfléchissais à toute allure. Il me fallait des bandages et autre matériel de soins. Je sortis alors de ma chambre et me dirigeai vers la salle de bains : je pris plusieurs flacons et des pansements pour nettoyer la blessure. Je revins aussitôt dans ma chambre. En approchant de la fée, j'observai avec attention sa blessure : ce n'était pas très profond.

« Ouf », me dis-je.

Je commençai à nettoyer la plaie lorsque j'entendis du bruit au rez-de-chaussée : c'était Philip qui me cherchait. J'haussai les épaules et continuai à m'occuper de la fée. Je ne vis pas le temps passé. Quand j'eus fini, il était cinq heures de l'après-midi. Trente minutes s'étaient écoulées depuis la partie de cache-cache. Personne n'était encore venu me voir. Je m'essuyai le front humide avec mon coude et m'assis sur ma chaise, tout en regardant la fée. Je finis par soupirer. Je pensai d'abord à la capturer dans un vase en verre puis me résignai : je ne voulais pas la maintenir prisonnière. Mais d'un autre côté, si elle s'échappait ? Je ne la reverrai plus ! Les fées peuvent être très taquines mais aussi prendre peur des humains. Elles n'aiment pas trop qu'on les approche. Je me suis dit alors

« Je vais rester là éveillée jusqu'à qu'elle se réveille ». J'ignorai tout de son nom et si elle avait des pouvoirs ! Je la fixai longtemps, très longtemps. Mais elle ne se réveillait pas. Je pris alors la décision de la renfermer pour éviter toute complication ou qu'elle ne s'échappe car elle pourrait s'aventurer dans la maison...

Je piquai du nez. Je n'entendis pas les bruits de pas provenant du couloir ni la voix de ma mère m'appeler car je finis, bien malgré moi, par m'endormir sur la chaise.

Quand je me réveillai, j'étais allongée dans mon lit, en pyjama. Je rejetai la couverture blanche et me précipitai aussitôt vers le vase en verre où la petite fée sommeillait. Lorsque je m'approchai, j'écarquillai les yeux d'effroi : elle n'y était plus !

Oh non ! Ce n'est pas vrai ! Qui a pu faire ça ? Elle n'a pas pu partir toute seule !

Je regardai autour de moi : les volets étaient fermés, pas un seul rayon de lumière ne traversait les rideaux. Était-ce la nuit, le jour ? Je n'en avais aucune idée. Je sortis de ma chambre en quatrième vitesse et me précipitai vers les escaliers pour arriver dans la salle à manger où tout le monde dînait en silence, comme si de rien n'était. Sans moi. C'était plutôt inhabituel. Mon père leva la tête de son plat et dit seulement :

Ah, Rosalia, te voilà. Viens t'asseoir.

Je les regardai tous avec des yeux ronds, ne comprenant pas ce qui se passait. Je finis par aller s'asseoir en bout de table, à ma place habituelle avec réticence. Je regardai à l'intérieur de mon plat : de la polenta avec de la viande de bœuf, ainsi qu'une salade de chou rouge. Je ne bronchai pas.

Tu ne manges pas ? Me demanda ma mère Vivien.

Je fronçai les sourcils et jetai un regard sombre à ma mère. Je ne disais toujours rien puis finit par prendre ma fourchette pour goûter cette fameuse recette de polenta.

Comment te sens-tu ? Me dit-elle encore. Tu as dormi depuis près de trois jours !

Quoi ? ! M'exclamai-je en lâchant ma fourchette et en m'étouffant.

Cette fois-ci, ce fut au tour des autres de me dévisager comme si j'étais un alien.

Bah oui, me dit Théodore, mon second frère. On t'a retrouvée évanouie dans le jardin. Tu avais une

grosse bosse à la tête. On a bien cru que tu allais y rester.

C'est vrai, confirma Philipp, le plus petit de mes deux frères. On a appelé les pompiers, en plus !

Je les regardai un à un, ne comprenant strictement rien à cette histoire à dormir debout.

Tu es sûre que tu vas bien ? Demanda Vivien ma mère en se levant. Tu veux peut-être manger autre chose ?

Je regardai franchement ma mère : elle était vraiment inquiète et mes frères aussi. Que s'était-il donc passé depuis l'incident de la fée ? Étaient-ils tous au courant ou bien ignoraient-ils ce qui s'était vraiment passé ?

J'avais envie de leur dire la vérité, de tout leur avouer : les fées existaient bel et bien et j'en avais eu la preuve ! Mais ce que je n'arrivais toujours pas à m'expliquer, c'était la disparition fortuite de cette petite créature et le fait que j'avais dormi... pendant trois jours durant ?! Il y avait forcément une explication plausible à cela. Je décidai d'en parler d'abord à mes deux petits frères, Théodore et Philip. Eux peut-être - en tout cas je l'espérais -, seraient plus enclins à me croire. Je finis de manger et dis à mes parents que le repas était très bon. Ensuite, mes frères et moi quittâmes la table et nous nous réfugiâmes dans nos chambres respectives. Je leur racontai tout, de A à Z. Au début, ils me regardèrent avec des yeux comme des soucoupes puis se mirent à rire.

Vous ne me croyez pas ?

Philip se tut.

Comment on pourrait te croire, Rosalia ? Tu n'as aucune preuve !

Effectivement, ils avaient raison. Mais alors, comment expliquer tout cela ? Ils n'avaient pas l'air très convaincus. Ils finirent par me dire tout simplement d'aller me reposer, que c'était le contre-choc de la fatigue qui me faisait délirer. J'allai donc me coucher, terriblement déçue.

Malheureusement, je ne dormis pas de la nuit. Je me faisais beaucoup de soucis pour la fée mais aussi pour moi. Où était-elle passée ? Est-ce que mes sens me jouaient des tours ? Ou bien ma famille me mentait-elle ? Je l'ignorais. Je finis par m'endormir, très tard, et me réveillai au petit matin de bonne heure car c'était le jour de la rentrée scolaire ! J'avais mal dormi et aussi, j'avais mal partout.

J'avais préparé mon sac la veille et des vêtements propres. Tout le long du chemin menant à l'école, je fus perturbée. Et si je ne revoyais pas la fée ? J'ignorais tout d'elle. Et elle de moi. Elle avait disparue comme par enchantement. J'essayai de laisser cette histoire de côté et me concentrai sur mon premier jour de classe. Ma rentrée se passa très bien, à ma plus grande surprise. Je me liais d'amitié avec une jeune fille brune du nom de Natacha et un garçon blond du nom de Steven. La rentrée ne durait que la matinée, aussi je pris le premier bus pour rentrer à la maison. Le trajet était long : environ trente minutes. Je ne cessai de penser à la fée et cette question revenait sans cesse me tourmenter : était-ce le fruit de mon imagination ou bien la réalité pure et dure ? J'avais l'impression de devenir folle. Je saluai mes amis en partant et prenait le chemin de la maison. En rentrant, je m'immobilisai alors sur place : dans la cuisine, sur la table, en train de manger une framboise, la petite fée aux cheveux bleus me souriait :

Bonjour l'humaine ! Me dit-elle. Comment vas-tu ? Ta rentrée s'est-elle bien passée ? Elle avait des yeux verts malicieux et pétillants avec de longs cils noirs. Ses lèvres étaient fines mais d'un rouge écarlate, presque rouge sang, comme Blanche-Neige. Je n'arrivais pas à y croire. Elle était revenue !

Néanmoins, je le pris très mal

Tu n'as rien à faire ici, petite fée. Rentre chez toi !

Je savais qu'il était déconseillé de parler mal aux fées car leurs réactions étaient parfois surprenantes voire déstabilisantes. Elle me regarda longuement puis sauta de la table et s'envola, tourbillonnant autour de moi pour finir par se planter sous mon nez. Ses ailes battaient vite l'air.

Tu as mauvaise mine. Tiens, prends ceci. C'est un cadeau pour te remercier de m'avoir sauvé la vie. Je me nomme Avalie et je suis la fée des jardins.

Elle me tendit une petite boîte en or plaqué. Je la pris, méfiante. Lorsque je l'ouvris, une lumière puissante rose et bleue en sortit et j'en fus tout émerveillée : c'était comme dans les contes de fées, de la poussière d'étoiles !

Je n'y crois pas, réussis-je à dire. Alors les fées existent réellement ?

Bien sûr que nous existons, me dit-elle en souriant de plus belle. Nous sommes en quelque sorte les gardiennes de cet univers. Tu es une fille bien, Rosalia. Crois en toi et n'essaie plus jamais, surtout, de vouloir capturer une fée ! Mes amis ont eu du mal à venir me chercher.

Je compris alors tout d'un coup le stratagème de la fée : et si c'était elle qui avait fabriqué toute cette histoire ?

C'est donc toi qui a organisé ta disparition ?

Elle opina du chef

Oui, c'est moi.

Et c'est toi qui a inventé toute cette histoire à mes parents et mes frères ? Comment as-tu fait ?

Oui, c'est encore moi. Je ne voulais pas que notre rencontre s'apprenne. Si un humain qui ne croit pas aux fées nous voit, il pourrait très mal le prendre. Ou pire encore, vouloir tous nous exterminer jusqu'au dernier ! C'est pour cela que j'ai préféré effacer la mémoire de ta famille. Par précaution. Je la dévisageai longuement, essayant de la comprendre. Elle était très belle.

Cette poussière de fée est magique, continua-t-elle. Si un jour, il t'arrive malheur ou un autre souci, prends-en une poignée et jettes-la en l'air ! Pense très fort à un souvenir heureux. Ton vœu s'exaucera automatiquement et tes soucis disparaîtront.

Il y eut un long moment de silence durant lequel je n'osais lever la voix. Je me contentais de boire ses paroles. Elle reprit :

Tu n'as rien à craindre de moi ni de mes amis, si c'est ce à quoi tu penses.

Comment faisait-elle pour deviner à quoi je pensais ?

Tu lis dans les pensées ? Lui demandai-je.

Bien sûr. Cela fait partie de mes nombreux pouvoirs. Je peux voler, lire dans les pensées des humains, modifier ou fabriquer des souvenirs, me transporter dans un autre lieu en un claquement de doigt. Je peux faire plein de choses ! Mais ma spécialité c'est la nature : je suis une fée des jardins, je travaille généralement avec les fleurs, les arbres, les fruits. Je m'occupe de tout cela.

Je comprends mieux, finis-je par dire. Je suis désolée de m'être comportée ainsi. Je croyais avoir perdu la tête...

Mais non ! Me rassura-t-elle en me prenant la main. Ta réaction est tout à fait normale. Il faut juste maintenant que tu prennes du recul sur tout ça et que tu passes à autre chose.

Tu as ma bénédiction : j'ai fait le serment de te protéger, toi ainsi que ta famille. Si un jour tu te sens seule ou triste, n'oublie pas ce que je t'ai dit : prends de la poussière de fée ou bien prononce mon nom à voix haute : Avalie. Et je t'aiderai. A bientôt Rosalia, prends soin de toi !

Sur ce, elle me sourit puis disparut en un battement de cils, dans un tourbillon de poudre magique.

Par la suite, je revis souvent Avalie en cachette. Elle était devenue mon amie. Elle me présenta aussi ses camarades-fées : il y avait des fées garçons, petits hommes robustes, puis ses amies fées filles Arminas, Baliena, Calion... Ils étaient nombreux en tout, et ce fut le début d'une belle amitié. Mes frères commencèrent à se poser des questions car je passais beaucoup de temps dans ma chambre (j'étais avec Avalie et ses amis). Plus tard, je présentai Avalie à mes frères. Philip eut la peur de sa vie ! Il cria si fort que mes parents accoururent. Ce que j'appréhendais le plus arriva : mon père vit les fées !

Etant scientifique, il voulait la montrer à l'académie des sciences où il travaillait. Cela ferait de lui un homme célèbre et il serait reconnu. J'essayai de m'interposer mais il s'énerva. Sans le vouloir, il frappa une fée du revers de la main qui alla s'écraser contre un meuble, un peu secouée, mais sans gravité. Bien que sonnés par cet événement, mes parents me jurèrent de garder le secret pour moi et en aucun cas de ne divulguer ce qui s'était passé. Mon père avait capturé une fée-fille aux longues tresses ébènes : elle s'appelait Fiorella (seule

moi le savait) mais il la surnomma « la fée-brune » à cause de ses cheveux noirs et son regard dur. Fiorella passait le reste de la journée enfermée dans un bocal en verre. Elle ne pouvait plus rien faire. Monsieur James Brandon Patrickson se vanta lui-même d'avoir trouvé la fée, alors qu'en réalité, c'était moi ! J'en voulus beaucoup à mon père. Tout le monde le couvrit de louanges, et il accéda à un poste haut gradé à l'université.

Fiorella haïssait mon père au plus haut point. Aussi, elle préparait sa revanche. Un beau jour, alors qu'il avait le dos tourné, un chat entra par hasard par la fenêtre et fit accidentellement tomber le bocal en verre. Fiorella en profita pour s'enfuir mais jeta au même moment de la poussière de fée qui fit éternuer mon père. Ce dernier entra dans une colère noire et voulut rattraper la fée. Mais celle-ci était bien maligne. Elle lui échappa.

Tu vas le payer très cher, James Patrickson ! Pour tout le mal que tu as fait dans ta vie, tu seras puni !

Mon père resta surpris que la fée puisse parler et dans notre langue en plus. Il ne comprit pas ce que ces dernières phrases signifiaient.

Avalie et ses amis ne réapparurent plus pendant plusieurs années durant. J'avais bien grandi, et je faisais des études d'informatique. Je ne l'avais jamais oubliée et je la dessinais souvent sur ma tablette ou sur mon carnet de croquis. Je n'avais pas oublié non plus la poussière de fée qu'elle m'avait si gentiment remise. Pour me faire pardonner, j'avais formulé le vœu qu'elle puisse revenir et pardonner à mon père. Au début, mon vœu ne marcha pas. J'attendais des jours et des jours qu'elle puisse enfin réapparaître. Je prononçais son nom à voix haute et par un bel après-midi d'été, elle apparut.

Bonjour, Rosalia, me dit-elle en agitant sa baguette magique. Que désires-tu ?

Elle n'avait guère changé depuis la dernière fois si ce n'est que cette fois-ci, au lieu de porter une robe rose, elle portait une robe blanche en dentelle. Sa voix était glaciale.

Bonjour Avalie. Tu vas bien ?

Elle mit un temps avant de me répondre, pesant chacun de mes mots.

Ça pourrait aller mieux. Pourquoi m'as-tu appelée ? Je n'ai pas le temps !

J'étais un peu blessée qu'elle me parle sévèrement mais je décidai de ne pas en tenir compte.

Avalie, tu es mon amie. Nous sommes amies depuis maintenant plus de dix ans. Je ne t'ai jamais oubliée.

Regarde, lui dis-je en lui tendant le coffret. Je l'ai gardé, en ton souvenir.

Avalie, en voyant le coffret, ouvrit de grands yeux.

Tu l'as gardé...

Oui. Un cadeau est un cadeau. Je veux que tu pardonnes, à moi et à mon père. Que tu nous pardonnes. Je veux réparer les erreurs du passé. Je sais que ton amie fée n'a pas oublié, mais mon père ne savait pas ce qu'il faisait. Il est aujourd'hui dans un fauteuil roulant, paralysé. Il ne peut plus bouger ses jambes. Il a eu un accident de ski. Et il a bien changé. Peux-tu nous pardonner ?

Elle me regarda longuement, sondant mon esprit.

Tu crois que je l'ignore ? S'égosilla-t-elle en s'asseyant sur mon lit, soutenant mon regard. Ton père a fait fortune en vendant au monde entier le secret de notre espèce ! Vous habitez aujourd'hui une villa qui fait trois fois celle d'avant, et vous êtes aussi riche que le prince des fées !

Elle marqua un temps d'arrêt, reprenant son souffle.

Ton père a eu ce qu'il méritait ! Son malheur, il se le doit !

Tu veux dire que c'est toi qui a provoqué son accident ?

Elle baissa soudainement la tête.

Tu t'es trahie, Avalie. Pourquoi as-tu fait ça ?!

Elle n'osait toujours pas lever la tête.

Mon père n'est pas mauvais. Il était juste perturbé durant un moment dans sa vie.

Perturbé par notre devenir, à mes frères et moi. Il a également beaucoup souffert dans sa vie. Peux-tu lui pardonner ?

Avalie tapotait nerveusement ses doigts sur le bois du lit. Puis elle finit par soupirer et acquiesça.

Bon, d'accord. Faisons la paix. Mais je dois d'abord avoir sa parole qu'il ne capturera plus jamais une

fée, ni qu'il s'en prendra à une de notre peuple. Amène-le ici.

Aussitôt dit aussitôt fait, j'appelai mon père. Quand Avalie le vit, elle haussa les sourcils : il avait bien changé, s'était amaigri, portait des lunettes et avait un regard grave sur le visage.

Qu'est-ce que ça signifie, Rosalia ? me demanda-t-il. Que fait la fée-bleue ici ?

Papa, c'est Avalie, son nom. Elle est prête à te pardonner pour tout ce que tu as fait par le passé. Il faut pour cela que tu le jures, sur ta vie, que tu ne recommenceras pas.

Il nous regarda toutes deux, ne comprenant pas.

Je ne peux, finit-il par dire. Je suis sûr que c'est à cause de ces harpies que je suis handicapé, maintenant ! Donc c'est non.

Ton père n'a pas changé, observa Avalie. S'il ne jure pas, alors je n'ai aucune garantie de sa parole. Pas de paroles, pas de garantie donc pas de paix.

Papa, les fées sont également bienveillantes, et que tu le veuilles ou non, tu as commis un acte grave, d'une grande cruauté, mais Avalie est prête à tout oublier. Il suffit de le dire.

J'avais insisté pour que mon père finisse par dire : « d'accord je m'excuse et je ne recommencerai plus ». Avalie prit la main de mon père et la serra fort. Une étincelle verte jaillit entre eux. Cela marquait leur pacte. Elle coupa aussi une mèche bleue de ses cheveux et la donna à mon père qui lui aussi, coupa une mèche brune de son crâne et lui donna en retour.

Voilà, nous sommes quittes à présent.

Avalie restera jusqu'à ma mort mon amie, ainsi que celle de ma famille. Elle se lia d'amitié avec mes frères et mes parents. Tous les soirs, elle me contait ses aventures fantastiques qui m'emportèrent loin dans des rêves fabuleux et merveilleux !

Aujourd'hui, même si les humains et fées sont amis, il en reste que parfois, il arrive que des disputes ou clivages éclatent.

Cette rencontre a bouleversé à jamais mon existence, ainsi que celle de mon entourage. Je crois maintenant dur comme fer aux fées. Elles existent. J'en ai eu la preuve. Je n'en doute plus

L'Envolée

Il entendait les hurlements incessants du vent dans ses oreilles. Les hurlements ne cessaient de lui rappeler qu'elle n'était plus là. Malgré cela, il continuait de courir avec toute la force qu'il lui restait. Les branches le fouettaient violemment, comme pour lui rappeler toute sa souffrance. Les épaisses gouttes de pluie qui s'abattaient sur son visage rendaient sa course impossible. Il devait continuer. Il avait l'impression que le ciel allait lui tomber sur la tête, mais il devait continuer. La forêt était plongée dans l'obscurité, il ne voyait donc pas où il allait. Tel un marin pris dans une tempête en mer, il était à contre-courant, mais devait garder le cap. Le bruit sourd de ses pas sur le sol boueux rythmait les battements de son cœur qui s'accéléraient chaque seconde. Connaissant le chemin comme sa poche, il savait qu'il était bientôt arrivé. « Lorsque j'y serai, tout redeviendra comme avant ! », ne cessait-il de répéter. C'est guidé par son obsédante idée que Simon poursuit son périple au milieu des sombres et étouffants arbres qui semblaient se mettre en travers de son chemin.

Tout à coup, plus rien. Ses bras meurtris par les branches aiguës sur son parcours étaient maintenant laissés tranquilles. Ses plaies boursoufflées pouvaient maintenant commencer à cicatriser. Le vent semblait s'être tu. Simon reconnut l'ambiance réconfortante de l'endroit qu'il avait finalement trouvé. Il fit quelques pas en avant, sans recevoir les blessures des arbres qui s'amusaient auparavant à blesser son pauvre corps déjà exténué.

Il stoppa net. C'était là. Il le savait, il le sentait. Le ciel menaçant, cachant toutes les étoiles et la clarté de la lune, empêchait le jeune homme de savoir avec certitude s'il avait atteint son but. Alors, comme si l'univers voulait soudainement l'aider dans sa quête désespérée, un éclair déchira le sombre voile qui recouvrait le ciel. Ce fut bref, un bref instant de lumière qui permit à Simon de réaliser qu'il était bien arrivé. Cette brève zébrure électrique lui permit d'admirer la quiétude magique de cet endroit qui, malgré la tempête devenant de plus en plus violente autour de lui, restait intacte. Malheureusement la brèche offerte par les cieux se referma et avec elle tous les espoirs d'un pauvre garçon, maintenant laissé seul avec le chaos de la nature.

Elle n'était pas là. Il était pourtant sûr de la retrouver là. Abattu, Simon s'écroula sous le poids de l'insoutenable souffrance qui l'envahissait en cet instant. Tout comme l'éclair disparaissant et laissant place à l'obscurité quelques secondes plus tôt, il avait l'impression que le peu de lumière qui restait en lui avait maintenant disparu. Il s'effondra contre le majestueux saule pleureur qui trônait au centre de la clairière, dernier vestige de la présence de celle qu'il avait tant aimée.

Simon n'arrivait plus à respirer à cause de la douleur lui écrasant la cage thoracique. Soudain, il la vit apparaître devant ses yeux pour le sauver. Elle était là avec la magnifique robe blanche qu'elle avait l'habitude de porter chaque été, dansant devant lui. Les cheveux attachés en un chignon décoiffé, si désordonné, mais parfait à la fois. Elle lui souriait tendrement comme pour lui dire que tout était fini, sa souffrance était finie. Les bourrasques de vent se transformèrent en son rire si singulier qui résonnait tout autour de Simon, émerveillé. Les branches des arbres aux alentours se mirent à danser avec elle pour célébrer sa beauté.

Elle était si rayonnante que le monde faillit s'arrêter. Son éclat était tel que même la pluie ne pouvait pas la toucher. Sa sublime peau blanche comme la neige et ses cheveux noir de jais n'étaient point affectés par la colère des environs. C'était comme si elle flottait au milieu de leur endroit préféré. C'était leur refuge, c'était ici qu'elle venait souvent se cacher. Simon était persuadé qu'il la retrouverait là. C'était le dernier endroit où il n'avait pas cherché. C'était son dernier espoir de la retrouver. Après l'avoir admirée, Simon ferma les yeux. Un grondement de tonnerre le ramena à la réalité. En entrouvrant les yeux, un tout autre spectacle se tenait devant lui. Eleanore était toujours en train de valser devant Simon, mais sa robe, autrefois d'un blanc parfait, était maintenant maculée de taches rouges. Du sang se frayait un chemin entre les hautes herbes, jusqu'aux pieds de l'homme terrifié. Une odeur putride arriva jusqu'aux narines du jeune

homme. Pétrifié, Simon ne pouvait qu'être spectateur de ce qui se déroulait devant lui. La jeune femme se mit alors à rire de plus belle en se tournant vers le saule pleureur et en entamant une marche des plus funèbre. Perchée sur la plus haute branche, elle avait laissé trainer derrière elle un voile ensanglanté qui témoignait de son ascension. Sans prévenir, le silence prit possession des lieux. Eleanore, la bouche close, se tourna en souriant vers son amant, une larme isolée roulant sur sa joue blanchâtre. Un cri strident résonna alors dans toute la clairière. Simon distingua une ombre dantesque qui lorgnait dans la pénombre et semblait se rapprocher peu à peu de sa bien-aimée. Persuadé que son imagination lui jouait des tours, Simon ferma les yeux un instant, lorsqu'il les rouvrit sa belle avait disparu.

Ni une ni deux, le garçon se mit à courir dans tous les sens, ne sachant qu'espérer. Il n'avait besoin que d'une seule trace, une seule preuve pouvant témoigner de la présence d'Eleanore à ses côtés. Après de longues minutes de recherches stériles, les genoux de Simon cédèrent sous le poids insoutenable du désespoir. Ne sachant quoi penser de ce à quoi il venait d'assister, le jeune homme, totalement abasourdi, mit du temps à reprendre ses esprits.

Il regarda sa montre qui indiquait minuit passé. Il était temps de rentrer. Le chemin du retour parut extrêmement long et difficile pour Simon qui n'arrivait plus à penser. Il était comme paralysé. Il sentait un profond creux dans sa poitrine et au fur et à mesure qu'il avançait, il se rendit compte que son cœur lui manquait. Il l'avait laissé là-bas, dans la clairière de tous ses espoirs, posé parmi ses souvenirs et moments partagés avec celle qu'il aimait, dans la nuit noire et la tempête qui déferlait. Simon voulut se retourner et aller le chercher, mais à quoi bon ? Il n'était d'aucun intérêt de vivre sans celle qui faisait battre son cœur chaque seconde de la journée. Alors il s'empessa de reprendre son chemin sans trop y penser.

Lors de sa traversée, il ne sentait même plus les branches qui lui tailladaient le visage. Il ne sentait plus rien. Il ne voulait plus rien sentir.

Après un long et pénible périple, Simon retrouva sa voiture où il l'avait laissée, mal garée au bord de la route. Il avait oublié de la verrouiller en partant, mais dans ce coin retiré loin de la civilisation, il n'y avait jamais personne qui passait. Il s'assit lourdement sur son siège en laissant échapper un soupir de désespoir. Il regarda à sa droite, le siège passager vide qui était son siège à elle. Le regard vide, il se souvint de tous les fabuleux moments passés ensemble dans cette voiture qu'elle avait elle-même choisie. Simon se pencha et ouvrit la boîte à gants, décorée avec bon goût par Eleanore, pour retrouver des CD rangés n'importe comment. Il les prit dans ses mains et les examina tous. C'étaient les groupes préférés de la femme qui avait l'habitude de siéger à ses côtés. Tout ce qui se trouvait dans sa voiture et plus largement dans sa vie impliquait et lui rappelait Eleanore. Simon réalisa en cet instant qu'elle allait le hanter tout le reste de sa vie. Les CD toujours en main, il n'avait aucune idée de ce qu'il devait faire. Devait-il les jeter, jeter tout ce qui le ramenait à elle ? Dans ce cas, il devrait certainement jeter tout ce qui se trouvait dans sa vie. Ou alors au contraire devait-il chérir les vestiges qui lui restaient, devait-il précieusement garder et se remémorer sa présence d'autrefois par les choses qui lui restaient d'elle ? Il ne savait que penser, il était incapable de penser à quoi que ce soit. Il ne sentait plus que cette brûlante fureur qui montait en lui.

Fou de rage, Simon explosa ces trésors du passé sur le tableau de bord. Les éclats de plastique aiguisés s'écrasaient de tous les côtés. Dans son excès de rage, il manqua de peu de perdre un œil. Sa folle colère n'était point apaisée et la seule chose qu'il avait réussi à faire était d'encore plus se blesser. Il hurla, laissant s'échapper des torrents de larmes tellement sa détresse était grande. La tempête qui s'intensifiait à l'extérieur n'était rien comparée au chaos infernal à l'intérieur de Simon.

Soudain le silence. Un lourd et pesant silence. Un silence qui n'annonçait rien de bon. Simon s'était enfin défoulé, mais cela ne lui avait rien apporté. Tout à coup quelque chose tomba sur le sol. L'objet fit un bruit métallique lorsqu'il rentra en collision avec le parterre de la voiture. Simon reconnut immédiatement le bruit. « Non ce n'est pas possible » se dit-il. Il tenta de se raisonner en se disant que son imagination lui jouait certainement des tours comme tout à l'heure dans la

clairière. Il ferma ses yeux pendant de longues secondes en espérant que son nouvel espoir naissant n'allait pas disparaître lorsqu'il rouvrirait les yeux. C'est donc avec tout son courage que Simon était prêt à finalement découvrir si ses espoirs étaient vains. À la vue de la petite clé, il se mit à pleurer. Il prit le mince objet dans ses mains pour l'examiner de plus près. Il avait raison, c'était bien le double des clés de sa voiture. C'était bien le double des clés d'Eleanore, orné de son porte-clés à fleur reconnaissable entre mille. Avant ce jour et cette découverte, Simon n'avait jamais pleuré de joie. Un sentiment de soulagement prit possession de son corps. Il ne ressentait plus la douleur de ses plaies encore ouvertes, et le vide dans sa poitrine était de nouveau comblé. Il était sûr qu'elle avait laissé son double de clé ici juste pour lui. Elle voulait qu'il la trouve. Elle n'allait nulle part sans les clés de la voiture de Simon. C'était une drôle d'habitude qui avait toujours fait rire ce dernier. Lorsque celui-ci lui faisait la réflexion, elle rétorquait que cette voiture était spéciale pour elle, pour eux, et que comme ça elle en avait toujours un petit bout partout avec elle. C'est vrai qu'elle avait toujours adoré leur voiture. Avant d'aménager ensemble, c'était le seul endroit où il pouvait la connaître et l'aimer, protégé des regards.

Perdu dans toute la joie et l'espoir qui le submergeaient, Simon retrouva vite ses esprits et se posa finalement la question qu'il se posait déjà depuis le début de la journée. Qu'est-il arrivé à Eleanore ? Il l'avait déjà cherchée dans tout le petit village où ils habitaient et il était allé dans tous les endroits imaginables où elle aurait pu se trouver. Il savait qu'il n'arriverait pas à raisonner intelligemment dans sa voiture, alors il prit la route et rentra chez lui. Lors du trajet retour, Simon regardait désespérément de tous les côtés pour tenter d'apercevoir n'importe quoi, ne serait-ce qu'un minuscule détail qui pourrait lui indiquer par où commencer la recherche de son amour perdu.

Au loin il pouvait apercevoir une silhouette qui marchait sur le bord de la route. Au fur et à mesure qu'il approchait, il put deviner que c'était une femme. C'était complètement absurde et dangereux qu'une femme puisse se retrouver seule au bord de la route par cette heure, surtout pendant cette nuit où les ciels se déchaînaient. La femme était dos à lui, mais grâce à la lumière des phares il put distinguer qu'elle était plutôt grande, elle était habillée de noir et ses cheveux, de la même couleur, se mélangeaient parfaitement à son accoutrement. Le sang de Simon ne fit qu'un tour. Il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était elle, Eleanore. Le cœur battant, il arriva finalement au niveau de la jeune femme. Il baissa sa vitre et s'arrêta au niveau de cette étrange dame. Elle regarda qui se trouvait dans cette voiture et lorsque Simon croisa son regard, ses espérances furent une nouvelle fois détruites. Troublé par l'attitude si calme de cet étrange personnage, il lui proposa de la ramener chez elle par ce temps pluvieux et lorsqu'elle déclina, il continua immédiatement son chemin.

Comme très souvent, Simon se mit à imaginer des scénarios complètement loufoques à propos de cette mystérieuse femme. Une de ses hypothèses effraya particulièrement le jeune homme. Il en venait toujours à la conclusion la plus effroyable qui soit. Il ne pouvait s'empêcher de penser que, peut-être, la personne au comportement très atypique aurait fait du mal à la prune de ses yeux. Il commença à s'imaginer Eleanore mettant son double de clé dans sa voiture, puis sur son chemin, tombant nez à nez avec cette absurde rencontre. Un frisson d'effroi parcourut son dos. Simon avait conscience qu'il était comme cela, il savait que son esprit l'emportait toujours dans des endroits très sombres et surtout montés de toutes pièces. Il était au courant qu'il ne fallait pas qu'il laisse son imagination terrifiante empiéter sur la réalité.

Il reprit ses esprits et arriva enfin à destination. Il possédait un grand manoir sur une petite colline qui donnait sur le reste du village. Il n'avait jamais aimé cette demeure qui appartenait autrefois à ses parents et à ses grands-parents avant eux. Eleanore, en revanche, l'adorait et sa partie préférée était leur immense jardin. Il se souvint la voir parcourir les longues allées, un livre à la main, s'arrêtant tantôt pour sentir le délicat parfum d'une rose, tantôt pour admirer les abeilles s'affairer au butinage des fleurs sauvages de l'autre côté de la clôture. Il se remémora la senteur exquise de sa délicieuse tarte aux pommes, une recette qui s'était transmise de génération en génération dans sa famille et dont elle refusait de donner la moindre indication, s'échappant de la

cuisine. Il la revit jouer du violon dans le salon pendant qu'il lisait le journal quotidien. Il l'imagina danser sur les mélodies mélancoliques qu'il aimait tant composer au piano.

Elle était la vie de la maison. Chacun de ses pas sur le parquet faisait résonner les battements du cœur de leur demeure. Maintenant qu'elle n'était plus là, tout ce qu'il lui restait était des souvenirs et de longs silences qui sonnaient creux. Des moments suspendus dans le temps. Des rires, des pleurs, des cris, des discussions passionnées, des déclarations enflammées. Des instants de vie qu'il chérirait jusqu'à la fin.

Pris de nostalgie, Simon s'affala sur leur lit qui lui paraissait horriblement vide. Il caressa tristement l'oreiller où elle dormait paisiblement chaque nuit. Il rigola doucement au souvenir de ce petit bout de femme qui, très mécontente de la fermeté de ses oreillers dans le passé, avait décrété qu'elle ne dormirait plus dans ce lit avant d'avoir trouvé le polochon parfait. Au bout du onzième essai et quatre boutiques de literie plus tard, sa quête prit finalement fin et elle dormit de nouveau avec lui.

Sortant de sa rêverie, Simon se concentra de nouveau sur sa recherche de la disparue. Il décida de retracer ses faits et gestes à partir du dernier instant où il l'avait vue. Il se souvenait très bien de ce doux matin d'été, le soleil était en train de se lever et sa belle partait cueillir, avec son petit panier en osier, les fleurs sauvages en haut de la colline pour en faire un bouquet. Si seulement Simon avait su que ce serait la dernière fois qu'il la verrait, il aurait sans doute mieux profité de la vue féérique de la jolie Eleanore partant ramasser les fleurs des prés en ce matin de juillet. Il l'aurait enlacée une dernière fois avant de la laisser s'envoler avec la douce brume matinale qui d'habitude caressait tendrement le visage de sa douce s'en allant au champ. Il lui aurait envoyé un dernier baiser virevoltant parmi les papillons et oisillons qui eux aussi étaient charmés par l'envoûtante beauté de la femme aux fleurs d'été.

Simon se souvint d'un détail qui lui avait paru étrange, une lettre dépassait du panier. Il sait bien une chose, sa dulcinée n'écrivait jamais. Tout comme Simon, Eleanore n'avait personne à qui écrire. Elle n'avait pas d'amis, pas de famille. Elle l'avait juste lui. Il l'avait juste elle. Ce petit bout de papier avait donc attiré la curiosité du jeune homme. Intrigué par cette découverte, il décida de fouiller de nouveau chaque recoin de la maison. Il retourna complètement le salon, les coussins volaient autour de la pièce, les livres étaient jetés en tous sens, les objets de décoration étaient passés à la loupe. Il inspecta tout ce qu'il pouvait trouver. Toujours rien.

La cuisine était passée au peigne fin, les placards étaient vidés, les tiroirs retournés. Simon était fou de rage de ne toujours rien trouver.

Il examina de la même façon toutes les pièces de la maison, rien n'était épargné. Lorsqu'il ne trouva aucun indice dans la chambre, le jour était déjà levé.

Il se retourna et jeta un coup d'œil dans le miroir posé à côté de la veille armoire ; son reflet semblait irréel. Son pauvre visage était creusé par la fatigue et par l'inquiétude. Ses yeux, d'habitude d'un marron intense, étaient rouges et boursoufflés, cernés du noir le plus profond, et criaient au désespoir. Sa bouche desséchée et ses lèvres fracturées de tous côtés, ne demandaient qu'un baiser pour retrouver leur éclat d'autrefois. Sa chair pâle et frêle, qui laissait deviner son ossature malmenée, était couverte de plaies cherchant désespérément à se refermer. Ses cheveux en bataille, parsemés de quelques mèches grisonnantes, étaient témoins de son malheureux parcours au cœur d'une forêt déchaînée. Sa barbe mal rasée, dans laquelle des taches de boue s'étaient figées, était témoin de son impuissance et perte face à cette situation des plus compliquées. Ses habits troués et tachés reflétaient parfaitement les sentiments que pouvait éprouver Simon. Il se sentait vidé, sale et horriblement seul.

Il n'avait pas le choix. Il était indispensable de retrouver la jeune femme sans laquelle il ne pouvait pas vivre. Pour l'instant, c'était impossible, car il n'avait absolument rien déniché qui pourrait potentiellement le mener à sa bien-aimée. Il savait pertinemment qu'il ne fallait pas se décourager. L'abandon de tout espoir signifierait la fin pour l'homme qui ne pouvait plus supporter la solitude. Perdre Eleanore à jamais serait le coup de grâce de ce dernier. Leur futur envolé mettrait un terme à toutes les possibilités de bonheur dans sa vie. Une confrontation avec

une triste réalité empêcherait son monde de tourner. La réalisation de ce qu'on lui avait enlevé le ferait sombrer définitivement dans la folie. Il n'était pas prêt à affronter la possibilité qu'elle ne soit plus là, alors il se raccrocha au mince espoir qu'Eleanore était toujours en vie.

Épuisé, Simon s'écroula brutalement sur le sol. Son corps était figé, ses membres engourdis et son esprit paralysé. Il ne put résister plus longtemps à l'appel du sommeil qui le titillait depuis un bon moment déjà.

De nouveau, la pluie, les éclairs, l'obscurité étouffante. Griffures, coups et blessures s'ouvrent de plus belle, avec elles la douleur et le désespoir refont surface. L'ambiance infernale du chaos avait refait son apparition. Une ombre imprudente se lance alors à corps perdu dans une bataille surnaturelle. Des mains aux doigts étrangement acérés jaillissent de tous côtés. Serpents aux écailles brûlantes se mêlent au carnage. Noir, vert, rouge se mélangent créant un tableau terrifiant. La terre se soulève et le ciel est en colère. Les forces de la nature se déchaînent. Se dressent, tel le rempart qui protège, de nombreuses formes que l'on ne peut distinguer dans la pénombre. Le vent transporte un râle, les sons répétés finissent par former une seule et même phrase qui revient sans arrêt : « Attends-moi, j'arrive ». La scène tragique reprend de plus belle, c'est comme si les environs se refermaient sur la pathétique créature bercée d'espairs illusoire. On croirait voir un frêle insecte se débattre pitoyablement contre un vil serpent, qui n'en fait qu'une bouchée. C'est la représentation même du désespoir. Soudain, tout s'arrête. Le vent se tait, les obstacles se retirent, les éclairs retournent se coucher, l'ambiance s'allège. A la fin de sa course effrénée, l'ombre s'arrête, on ne peut toujours pas la distinguer. Apparaît alors l'éminent saule pleureur qui semble être animé. Ses longs cheveux bleutés reflètent le clair de lune et semblent protéger son corps massif écorché. Telle une bête à l'agonie, un souffle de détresse souffle entre ses bras grands ouverts qui ne cherchent que réconfort. Malgré cela, l'ombre s'approche lentement de l'arbre enchanté. Comme fascinée, elle s'avance de plus en plus et finit par se retrouver au creux de ses longs bras démoralisés qui, dans leur soupir virent une lettre s'envoler d'un petit panier en osier. On aperçoit, alors, pour la première fois un sourire.

C'est à ce moment-là que Simon se réveilla en sursaut. Il était sûr de lui, ce rêve avait un lien avec la disparition d'Eleanore. De nouveau en quête de la lettre, il décida d'aller chercher dans le jardin de roses que son amante aimait tant. Il retourna la terre, écartant les feuilles, il piqua ses bras déjà trop abîmés. Toujours rien. En tournant la tête, c'est là qu'il la vit. Le témoin de son espérance. Un seul petit bout de papier et son monde déchiré fut recollé. Il ouvrit la lettre sans plus tarder. Elle venait d'une certaine Madame Villier qui demandait qu'on la recontacte le plus rapidement possible. Le caractère urgent qui ressortait de ces mots poussa Simon à penser que cette femme aurait peut-être des informations concernant la disparition soudaine d'Eleanore. Il lui écrivit alors en retour.

Madame VILLIER, je vous contacte à la suite d'une lettre trouvée chez moi. Elle ne m'était certainement pas adressée, mais vous êtes mon dernier espoir. Auriez-vous envoyé cette lettre à l'intention d'une certaine Eleanore ? Cette jeune femme est mon amante et malheureusement elle a disparu le jour de la réception de votre urgent message.

Je vous en supplie, aidez-moi. Je suis perdu, je ne sais plus quoi faire.

Recontactez-moi le plus rapidement possible à cette même adresse.

Je vous remercie,

Mes sincères salutations

Simon ESTRAUDE

Ne voulant perdre aucun temps, Simon se rua hors de chez lui. Il arriva, haletant, à sa voiture. Une fois arrivé devant la boîte aux lettres de la poste municipale, Simon s'empressa de glisser la

mince enveloppe dans le réceptacle de son espoir. Il retourna à sa voiture et s'effondra sur le siège conducteur. Il était tellement soulagé, toute la pression était en train de redescendre, le brouillard qui obscurcissait ses pensées commençait peu à peu à se dissiper. En revanche, une autre sensation prit alors la place, c'était quelque chose que Simon avait négligé étant donné que son esprit était occupé avec un autre sujet. Un grand malaise s'installa dans la voiture, le jeune adulte se sentit extrêmement à l'étroit et il avait l'intime conviction d'être observé. Il se dépêcha alors de démarrer le moteur de sa voiture, les phares se mirent à clignoter, la lueur vacillante se stabilisa au bout de longues secondes étouffantes. Simon prit alors la route pour rentrer chez lui. L'ambiance inconfortable était toujours omniprésente dans le véhicule. Pour se changer les idées, Simon décida d'allumer la radio. Un de ses titres préférés était alors à l'antenne. Au coin d'un virage le jeune homme aperçut une ombre immobile dans la forêt. Il se dit que c'était certainement un cerf en train de marcher au milieu des arbres. C'est à ce moment précis que la radio changea brutalement d'antenne et de canal, un air familier se mit alors à jouer. Simon reconnut immédiatement l'une des chansons favorites d'Eleanore. La chanteuse venait à peine de débiter le premier couplet que le son se mit à grésiller. Puis la qualité redevint assez bonne pour laisser entendre quelques paroles du refrain « I am coming for you », les bruits parasites se firent de nouveau entendre, ce fut de nouveau au tour du couplet « Please.....stop », les grésillements reprirent de plus belle, enfin de nouveau le refrain « help.....help me ». La tension dans la voiture était à son paroxysme. Dans la panique, Simon éteignit la radio et se rassura en se rappelant que plusieurs canaux de radio se chevauchaient souvent et que ce genre de chose pouvait régulièrement arriver. La fin du trajet fut anxiogène pour le jeune homme qui devenait paranoïaque. Il se sentait observé et avait l'impression d'être suivi.

Il déboula devant la porte de sa demeure, peinant à ouvrir la serrure à cause de ses mains tremblantes, faisant tomber ses clés une paire de fois. Simon ne pouvait que tourner en rond dans le manoir. Il avait tout essayé, il ne lui restait plus qu'à attendre la réponse à sa lettre.

Le jeune homme passa les jours suivants à ruminer et perdit le sommeil et toute énergie. La fatigue lui embrouillait tellement l'esprit qu'il fut persuadé à de nombreuses reprises que quelqu'un se cachait dans la maison. Cet étrange sentiment ne l'avait plus quitté depuis cette fameuse journée.

.....

Il entendait les hurlements incessants du vent dans ses oreilles. Ses jambes, pourtant à bout de forces, le portaient inlassablement vers sa tragique destination. Il flottait dans les environs un air de déjà-vu. La forêt semblait calme ; et le chaos, quant à lui, avait pris possession de l'esprit d'une âme perdue, désespérée. Il courait à sa perte, il le savait. Des gouttes salées s'écrasaient violemment sur les mauvaises herbes, il n'y avait pourtant aucun nuage à l'horizon. Un bruit strident déchirait l'atmosphère, pourtant aucun orage n'était à prévoir aujourd'hui. Il fonçait aveuglément entre les arbres se dressant devant lui, pourtant les gens du village se réjouissaient de cette magnifique journée ensoleillée. Son cœur battant à toute vitesse menaçait de sortir de sa poitrine à tout instant. Et il serrait contre son torse, un petit bout de papier qui était maintenant froissé à cause de la pression exercée par ses poings serrés.

Cette piteuse descente aux enfers dura encore quelques minutes jusqu'à ce que Simon stoppe brutalement sa course effrénée.

Il regarda aux alentours ; rien ; personne. Il était pourtant sûr que quelqu'un était là. Faisant face au divin saule pleureur, le jeune homme assistait à son jugement dernier. Une irrésistible force l'attirait vers lui. Il ne sentait même plus les larmes déferler sur son visage meurtri. Absorbé par la prestance du géant, Simon se mit à s'approcher, pas à pas. On aurait dit une marche funèbre. Il avançait solennellement vers les bras décharnés tendus dans sa direction. Il entama alors une longue, lente et pénible ascension vers le sommet. Une fois perché sur la plus haute branche, il leva les yeux au ciel pour la première fois depuis longtemps. Il vit alors un nuage d'une blancheur

éclatante survoler la clairière. Il jeta un dernier coup d'œil à la lettre qu'il tenait dans la main et la fit s'envoler au gré de la brise agréable qui transportait un parfum enivrant. Sur le bout de papier fatidique on pouvait deviner au loin les mots suivants : « Dr. Villier » ainsi qu'une feuille qui semblait être une prescription de médicaments à l'attention de Simon. Le vent déposa la réponse tant attendue à la surface du courant d'un ruisseau.

C'est le moment que choisit Simon pour se libérer. Il sauta dans les bras qui l'appelaient. Dans leur creux, il trouva un réconfort alors inconnu jusqu'ici. Il trouva enfin le repos dont il avait tant besoin. S'exemptant de sa dévorante solitude, il contemplait le ciel, en sentait le vent le transporter.

C'est ainsi qu'il la retrouverait, elle qui ne fut jamais, objet du fantasme d'un esprit tourmenté.

.....

Dans une clairière perdue, au fond des bois, se trouvait un homme affranchi de toute entrave, aux pieds duquel gisait un pauvre petit panier en osier.

Mon banc

Quand on travaille chez Rotney and Weston, la notion de pause méridienne est difficile à appréhender. Surtout pour un chef de produit junior, six mois d'ancienneté, fraîchement sorti de l'ESSEC et corvéable à merci jusqu'à preuve définitive de sa dévotion à la boîte.

– Allez, je te donne un quart d'heure, m'a lancé, un rien provocateur, Blanchard, mon chef de produit senior, de cinq ans mon aîné, aussi corvéable que moi et d'autant plus prompt de ce fait à m'imposer sa fêrûle.

Descente du 27ème étage et remontée en ascenseur me prendront, à la louche, deux fois quatre soit huit minutes. L'achat d'un casse-dalle et sa consommation sur un banc du parvis de la Défense en exigeront au moins vingt. Je suis donc par avance condamné à treize minutes de retard. Sans préjudice des contretemps.

On parle de retirer du parvis les bancs publics, trop propices au séjour des SDF et c'est peut-être en effet une bonne idée car réellement, ça la fout mal vis-à-vis des clients étrangers. Mais bon, pour l'heure ils sont toujours là et un jour comme aujourd'hui, ça n'est pas plus mal.

Je fais l'acquisition d'un kebab dégoulinant de sauce blanche et d'une canette de Sprite – de white spirit, dirait mon copain Jérôme – et m'installe donc sur l'un de ces bancs en sursis. Jambes écartées et buste penché en avant, cravate coincée sous la ceinture, je m'efforce de parer à toute catastrophe vestimentaire et y parviens. Le white spirit, s'il en était vraiment, je pourrais compter sur lui pour dissoudre un peu les graisses dans le tube digestif. Mais comme ce n'est que du sucre et qu'il va directo se métaboliser dans ce crétin de foie, ça me fera de la graisse sur de la graisse. Je suis un peu jeune pour craindre le cholestérol. N'empêche, il ne faudrait pas que ce genre de repas devienne mon quotidien.

J'ai bouffé en un temps record et réussirai peut-être à limiter mon retard aux treize minutes incompressibles, mais voilà que s'empare de moi une somnolence aussi furieuse qu'inopinée. Je lutte, je lutte, mais rien n'y fait.

Je suis en manque chronique de sommeil. Les sorties en boîte entre collègues sont une figure imposée chez Rotney and Weston. Il y a intérêt à trouver ça super cool et tant pis si on s'effondre tout habillé sur son paddock sitôt sa porte refermée. Ajoutez-y les réunions tardives, les trajets en RER, le portable jamais éteint, les samedis en sursis, plus la certitude que la moitié des recrutés gicleront au bout d'un an... et vous aurez tous les ingrédients d'un bon petit burn out. Pour l'instant je tiens le coup, mais ce besoin compulsif d'une sieste, comment n'y verrais-je pas un signe avant-coureur ? Mon corps brandit l'étendard de la révolte. Soyons fou : suivons-le. Blanchard attendra. Qu'il aille se faire foutre.

Je croise les bras sur mes genoux et y appuie ma tête dans une posture voisine de celle qu'adoptent souvent ces SDF dont la présence à la Défense nourrit le projet – tout compte fait scélérat – de suppression des bancs. Le costume Smalto, cadeau de mes parents pour mon premier CDI, préviendra toute confusion quant à mon statut social.

La réunion, c'est vrai, j'ai failli l'oublier ! Et Blanchard, à coup sûr s'est aperçu de mon trouble. Blanchard, qui n'en rate jamais une, prêt à se repaître du moindre signe de faiblesse, glisse l'air de rien, comme s'il parlait « en général », comme s'il philosophait sur la boîte : « Ici, mon pote, on n'est pas des victimes. T'as la gagne ou t'as la lose. Si t'as la gagne, t'es des nôtres, si t'as la lose... » et, accrochée aux points de suspension, une bonne vieille épée de Damoclès. Tout ça accompagné d'un sourire fourbe, un sourire qui dit : « Toi, bien sûr, t'as la gagne, pas vrai ? Hein, pas vrai ? ». Blanchard, putain de faux cul...

Alors oui, mon Powerpoint. Revoir mon Powerpoint. Bon boulot. Franchement, je n'aime pas me jeter des fleurs, mais là... génial. Super génial. Mais c'est quoi au fait, cette histoire de translation ? Je n'ai jamais écrit ça. Qu'est-ce que ça vient foutre dans mon Powerpoint sur la stratégie d'approche des influenceurs ? J'avance et, de diapo en diapo, voilà que translation vient polluer mon propos en prenant la place du mot important, du mot essentiel. Du mot sans lequel mon baratin n'a plus aucun sens. Mais bordel, c'est quoi déjà, ce mot dont translation a pris la place ? Ce mot hyper-important ? Voilà que je l'ai oublié. Je reviens au début, histoire de le retrouver. Je ferai un « rechercher et remplacer » et bye bye translation. Mais non. Voilà qu'au début aussi, translation remplace le mot hyper-important. Mais pas que lui : en fait, il remplace tous les mots. Je dis bien TOUS LES MOTS. Je fais défiler mes diapos et, de la première à la dernière, au milieu des crobars, des camemberts, des histogrammes, des cartes mentales, des tableaux avec des flèches dans tous les sens, on ne peut plus lire qu'un seul mot et ce mot est translation. Plus de verbes, plus d'adverbes, plus de noms, plus d'adjectifs, plus même d'articles. À leur place, un seul mot a tout dévoré, comme un monstrueux cancer textuel : TRANSLATION. TRANSLATION, TRANSLATION...

Il me faudrait refaire mon Powerpoint, mais je n'ai que dix minutes. C'est mission impossible. Alors ? Alors, rappelle-toi mon pote, chez Rotney and Weston, on n'est pas des victimes. T'as la gagne ou t'as la lose. L'exposé sans Powerpoint. Voilà le challenge. Je le relève. Je vais révolutionner la boîte. Parler sans notes et sans support visuel. Le service marketing en sera sur le cul. Debout les morts !

Attends, y a comme un problème : je suis debout, OK, mais j'ai pas de futsal. Pas de futsal, purée mais c'est pas vrai ! Je suis venu au boulot ce matin sans mon futsal ! Ouuh là, alors là c'est grave. Et Blanchard qui me sonne. « Alors t'arrives ? On n'attend plus que toi ! » Plus d'autre solution que d'y aller. Je fais un effort colossal pour me dire que parler sans futsal devant tout le service marketing, c'est possible. C'est un super-challenge, d'accord, mais c'est possible. Juste un challenge sur un challenge. Alors j'y vais, je marche et c'est comme dans un rêve, d'ailleurs c'est ça qui me soulage, c'est qu'en fait je crois que c'en est un, de rêve. Que j'arrive à me réveiller et...

Oh le putain de cauchemar ! Ouuh ma pauvre tête ! Ça me réussit moyen de faire la sieste. Si c'est pour me payer ce genre de rêves, je préfère encore le burn out. Combien de temps j'ai dormi ? Merde ! Ma montre ! J'ai oublié ma montre. Et puis non, impossible. Je la regardais encore quand j'ai fini mon kebab. On me l'aura chourée pendant mon sommeil, c'est sûr. Il y a des voleurs d'une adresse incroyable. Sûrement un de ces petits roms qui traînent sur le parvis. Ceux-là, à peine ils ont six ans, c'est déjà des pros de la choure. Quel con ! Je me suis fait avoir comme un boloss. Heureusement que je n'avais pas encore acheté la Festina que je guigne depuis un moment. Celle qu'ils m'ont prise ne valait pas grand-chose.

Bon, eh bien faut y aller sans même savoir l'heure qu'il est. De toute façon, je suis à la bourre, c'est clair. Je me lève et, oh purée ! rouillé comme c'est pas possible. Bien la peine de passer mon peu de temps libre à la salle de sport. Qu'est-ce qui se passe, bordel ? On dirait que j'ai 80 ans. C'est bien la dernière fois que je me laisse aller à une petite sieste. Et puis c'est quoi, ces démangeaisons que je sens partout ? Putain, mais ça va vraiment pas, aujourd'hui ! Ça va être dur de faire bonne figure à la réunion.

A quelle heure, déjà la réunion ? Merde, j'ai oublié. Ça fait rien, je demanderai à Jérôme. Et c'était quoi déjà, cette réunion ? J'avais un truc à préparer. Ah ouais, le Powerpoint. Oh là là, ça va vraiment pas ! Et ma tête qui me gratte. Mais qu'est-ce que c'est ? C'est mes cheveux, ça ? Je me suis coiffé avec un pétard ! Il faut que je passe aux toilettes avant de rentrer au bureau. Je m'arrêterai au 26ème. Heureusement que j'ai toujours un peigne dans la poche de...

Mon costard, putain, mon costard ! A la place de la veste, je n'ai plus qu'une espèce de parka caca d'oie maculée de graisse. Et mon futsal ! Un jean pourrave tellement crasseux qu'il tiendra debout

tout seul quand je l'enlèverai. Putain, mais qu'est-ce qu'il y avait dans leur kebab ? De l'acide ?

Je me mets en quête d'un miroir dans l'espoir qu'il démentira mes hallucinations. Mais le parvis de la Défense, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas un haut lieu du narcissisme. Pas de magasin, donc, pas de miroirs. Seulement des portes vitrées ouvrant sur les silos à cadres. Identiques les silos, identiques les cadres. Tout le monde se ressemble. Est-ce pour ça qu'il n'y a pas de miroirs ? Non, bien sûr, des miroirs, les halls d'immeuble, les ascenseurs en sont pleins. Il faut bien pouvoir vérifier sa conformité au modèle. Mais dans l'espace public, que dalle ! En désespoir de cause, je repère une porte vitrée moins empruntée que les autres et me place en face d'elle espérant y discerner mon reflet. Manque de pot, voilà justement un pékin qui se pointe pour sortir. Je m'efface pour le laisser passer, mais voilà qu'il s'efface aussi. Le coup classique. Trop polis, les humains. Je lui fais un geste avenant pour signifier que je lui cède la place... voilà qu'il fait de même. Et soudain, je comprends. Le pékin, c'est moi et croyez-moi, mon bad trip au kebab fourré à la dope est loin d'être terminé. Le personnage dont la porte esquisse un sombre reflet est un clochard hirsute qui ne resterait pas trente secondes dans le hall d'entrée de Rotney and Weston sans se faire lourder par la sécurité. Moi qui n'ai jamais eu l'ombre d'un doute sur ma santé mentale, me voilà en pleine hallucination.

Les jambes flageolantes, je retourne m'asseoir sur mon banc – MON banc, purée ! Voilà que je dis MON banc ! Il faut que j'appelle au bureau pour dire que j'ai eu un malaise. Après tout, vu le rythme qu'ils nous imposent, il serait mal venu d'être surpris. Mon téléphone ! Au moins, lui, je l'ai forcément sur moi. Interdit de s'en séparer, interdit de l'éteindre, même la nuit ! Je fouille mon Smalto qui ne peut pas, bordel de Dieu, s'être transformé *vraiment* en un haillon de SDF. Je fouille, je fouille. Il est où, cette saloperie de téléphone qui permet de tout faire, absolument tout, même de téléphoner ? C'est pas vrai ! Ces saletés de petits roms me l'ont chouré aussi !

Là, ça commence à craindre méchamment. Supposons une seconde que mon bad trip ne soit pas un trip, mais la sinistre réalité. A priori, c'est impossible, mais comment en être sûr ? Demander à quelqu'un que mon aspect, si jamais il était réel, n'effraiera pas. Quelqu'un qui présente le même aspect. Un SDF. J'en avise un sur un banc voisin, une pauvre loque dont j'aurais soin en temps normal de me tenir à distance.

– S'il vous plaît !

La voix qui sort de ma bouche me terrifie. La voix d'un mec qui fumerait soixante clopes et sifflerait trois litrons par jour.

L'homme n'a pas l'air plus effrayé que ça.

– Ben dis donc, on se dit vous, maintenant, dans la cloche ? T'es un bleu ou quoi ? On dirait pas, pourtant, à te voir. Même que tu m'as l'air en drôlement sale état. Fais gaffe, avec cette gueule- là, les cognes, le SAMU social..., t'es bon pour l'Hôtel Dieu.

Je bats en retraite, terrifié. Ce mec m'a vu tel que je me voyais moi-même dans la porte vitrée. C'est pas possible, est-ce que je suis encore en train de cauchemarder ? Est-ce que je suis en plein délire ? Si ça se trouve, rien n'est réel et ce mec pas plus que le reste. Il faut que je voie un toubib, un psy, quelqu'un qui m'écouterait.

Où aller ? J'ai plus rien sur moi. Pas de fric, pas de pièces d'identité, pas de carte vitale. J'erre sur le parvis, et je me retrouve à la station du RER. Juste en haut des escaliers, y a une tente de dressée. Un centre de dépistage du COVID. Ils ont pas l'air débordés. En fait, y a personne. Juste deux femmes en blouse blanche qui discutent entre elles assises à une table. Je les regarde. J'hésite. Elles sont peut-être médecins, au moins infirmières...

– Entrez, monsieur, n'hésitez pas, c'est gratuit ici, les tests. Tenez, prenez un masque. Ça aussi, c'est gratuit. Allez, allez, on vous mangera pas !

Elle est gentille, mais elle se la joue. J'entre, je prends le masque qu'elle me tend et je me le mets sur la figure.

– Merci. En fait...

– Oui ?

– En fait, je suis déjà vacciné, enfin je crois.

Elle a pas l'air de comprendre.

– Ça veut dire quoi, vous croyez ? Vous êtes vacciné ou vous n'êtes pas vacciné ?

La seconde femme regarde sa collègue et pose la main sur son bras. Ça veut dire : du calme.

– Si si, je suis vacciné.

– Ah bon, alors vous avez votre pass sanitaire ? Et vous voulez quand même vous faire dépister ? Vous êtes vachement prudent, vous. Vous savez, c'est pas parce que vous vivez dans la rue que vous êtes plus exposé qu'un cadre en costard cravate.

– En fait, je venais pas pour ça...

– Et pour quoi vous venez, alors ? Ici, c'est les tests COVID, pas un accueil de jour.

La seconde femme refait son geste qui dit du calme et elle prend la parole.

– Il y a quelque chose qui ne va pas, monsieur ? Venez vous asseoir.

La mal embouchée s'éloigne et laisse la place à sa collègue.

– Allez, monsieur, dites-moi ce qui ne va pas.

Elle parle avec douceur en me regardant dans les yeux. Dans les siens, je lis de la pitié, et aussi de la peur.

– Je, je...

– Allez-y, dites-moi.

– Quand vous me regardez, qu'est-ce que vous voyez ?

Elle s'y attendait pas. Elle hésite une seconde.

– Je vois un monsieur qui doit vivre dans la rue depuis très longtemps, qui aurait besoin d'une bonne douche, d'une visite chez le coiffeur, de vêtements propres et d'un bon repas. Je vois aussi un monsieur très angoissé, qui doit avoir des problèmes de santé, mais aussi - excusez-moi, c'est comme ça que je vous vois, je réponds juste à votre question - de gros problèmes psychologiques.

Je fonds en larmes et, entre les hoquets et les sanglots, je reste là peut-être plus longtemps qu'il faudrait. Je le vois à la tête que fait la mal embouchée.

Enfin, je réussis à sortir « excusez-moi ».

– Ce n'est rien, reprend la gentille. On a tous besoin parfois de se laisser aller.

On dirait qu'elle a comme un élan vers moi mais qu'elle se retient. C'est peut-être les gestes barrières, mais peut-être aussi le dégoût. Je suis sale et je suis sûr que je pue. Suffit de regarder son nez, comme elle le fronce. Faut croire que tout ça est vrai, la saleté, la puanteur. Faut croire. Ou alors, je délire sur tout ce que je vois et y a rien qu'est vrai, même pas elle. Ça me fout les jetons comme idée, mais j'aimerais encore mieux ça que...

– Je peux vous offrir un café ?

– Je veux bien, c'est gentil.

Elle s'en va et revient avec un thermos et un gobelet en carton.

- Tenez, et voilà le sucre.
- Merci.

Je bois mon café sans rien dire. Mais y faut que je parle. Que je dise ce que j'ai dans la tête. Y faut absolument. Y aura personne d'autre à la Défense pour entendre ça.

- Vous allez croire que je suis fou, et peut-être que je suis fou, mais peut-être pas. Je vous en supplie, écoutez-moi.
- Je vous écoute.
- Ce matin encore, je bossais comme commercial chez...

Merde, c'était quoi déjà, la boîte ?

- Dans la tour, là, juste en face. Vingt-septième étage.
- Chez Rotney and Weston ?
- C'est ça, oui.
- Hmm, hmm...

J'ai bien vu qu'elle me croyait pas, mais elle m'a laissé parler. Elle m'a écouté, elle m'a pas contredit, elle m'a pas dit que j'étais fou, mais elle m'a pas non plus dit que j'étais pas fou. Elle m'a simplement dit que j'avais besoin d'aide mais qu'elle était pas compétente pour ça. Elle a sorti son smartphone, elle a cherché quelque chose et elle a noté un truc sur un papier.

- Tenez, c'est le centre d'aide psychologique de Médecins du Monde. Vous pouvez y aller sans rendez-vous et pas besoin de carte vitale. Vous n'aurez même pas à donner votre nom. Là-bas, ils vous aideront. C'est un peu loin, dans le dix-neuvième, mais franchement, je crois que vous devriez...

Elle ouvre son sac et elle sort un ticket de métro qu'elle me tend.

- Tenez, si ça peut vous aider...

J'ai pris le ticket et je suis sorti en la remerciant. C'était vraiment une bonne personne.

Je retourne sur mon banc et vraiment ça va pas, mais alors pas du tout. L'adresse qu'elle m'a donnée, faudrait peut-être y aller. Mais quand même, y a bien un moyen d'arrêter ce cirque. Si ça se trouve, je suis encore en train de dormir. Ouais, c'est ça. Tout à l'heure, je vais me réveiller et tout ça sera pus qu'un mauvais souvenir.

Des putains de conneries ! Je dis ça et j'en crois pas un mot. Je me souviens bien de mon cauchemar : ce mot qui envahit tout - c'était quel mot, déjà, je sais pus – et puis le futa disparu. Et je sais bien que je me suis réveillé en sursaut ! On se réveille pas en sursaut pour continuer à cauchemarder. Ou alors c'est des cauchemars en enfilade comme sur les boîtes de Vache qui rit. Ça tient pas debout.

Non, la vraie explication, c'est le délire et pour ça, la femme elle a raison, y me faut de l'aide. Mais attention, on dirait quand même que je garde un poil de lucidité. Déjà, je me rends compte de mon délire, ça prouve que je suis pas complètement fou. Et puis je veux encore essayer de sauver mon job. De pas être brûlé dans la boîte. Faut que je trouve un moyen de les prévenir. J'leur dirai que j'ai eu un accident... J'avais retourner voir la meuf, lui emprunter son portable, appeler mon pote...

Mon pote, merde, comment y s'appelle, déjà ? Voilà que je sais même pus le nom de mon pote. Mon seul pote chez... Chez qui, au fait ? Cette boîte où je bossais, elle s'appelle comment, putain ? Pus moyen de me souvenir. Déjà tout à l'heure, avec la femme... Un nom anglais... Qu'est-ce que je faisais là-dedans ? Y avait des ordinateurs et plein de téléphones. Y fallait vendre des trucs... des parfums peut-être. Non, pas des parfums, des déodorants. C'est ça, des déodorants. J'y repense

et tout compte fait, honnêtement, je m'vois pus trop faire ça. Et pourtant, j'en aurais salement besoin, d'un déodorant. Sans parler de la thune. Parce que pour ce qui est de la thune, alors là, ça y allait !...

Faudrait quand même aller voir ces toubibs, comment y s'appellent déjà ? Médecins sans frontières ? Ouais, c'est ça, Médecins sans frontières. Faut qu'y m'aident à remettre tout ça à plat. Mais bon, ça peut attendre.

Voilà que j'ai encore faim. Je fouille une dernière fois les poches de ma parka. Rien, pas un centime. Va falloir me démerder. En face, c'est le Macdo. Juste à côté, y a des poubelles énormes pleines de frites avec du ketchup et de big macs à peine entamés. Y a de quoi en nourrir, du monde ! Y a un grand sac de chez Lidl qui traîne par terre à côté. L'est en bon état, pas trop sale. En fait, plutôt moins sale que moi. Je l'prends et j'mets tout ça d'dans. J'ai de quoi tenir un sacré bout de temps. Faim ? Moi ? Jamais !

Mon banc est resté libre. Je me rassois et je pose mon fourbi. J'ai de la chance. C'est un bon banc. Y l'ont pas viré. Y l'ont même pas coupé en trois avec leurs saloperies d'accoudoirs. Je peux m'allonger dessus et là c'est qu'est-ce que je vais faire, parce que j'ai encore une putain d'envie de dormir qui me prend. Le sac Lidl, y fait un super oreiller avec ses big macs moelleux comme des nibards. Y fait bon. Y a un petit vent tiède et le soleil qui me réchauffe la tronche. Ça va être un bon petit roupillon. Un banc comme ça, je suis pas près de le lâcher. Dans le fond, cette histoire de toubibs, c'est y bien la peine ? Tout Paris à traverser, quand même...

Il y a des claques qui se perdent !

Comme chaque matin de la semaine, je me lève tôt pour emmener ma fille au collège. Il fait un froid de canard aujourd'hui. Le réveil a été dur car j'ai mal dormi. J'ai beau me coucher tôt, je dors mal et suis toujours fatiguée. Heureusement, la chaleur de la douche et la mélodie de la radio me mettent de bonne humeur. Mais, je sais déjà que cela ne va pas durer et que je vais m'énerver en arrivant sur le parking du collège.

A chaque fois, c'est inéluctable, des parents se conduisent mal, enfreignent les règles sur le parking, se garent n'importe comment et n'importe où. C'est la loi de la jungle : chacun pour soi. Et moi, les gens qui ne respectent pas les règles, cela m'insupporte et me fait sortir de mes gonds. Il y en a même qui se garent directement dans le rond-point juste devant le collège ! Je n'ai jamais vu ça ailleurs ! Hallucinant ! Quel manque de respect ! Voilà, je n'y suis pas encore que cela m'horripile déjà !

Les chats miaulent depuis que mon réveil a sonné. Ils ont continué pendant ma douche. Je finis de m'habiller et descends leur donner à manger.

Une heure plus tard, ma fille et moi sommes en route pour le collège. Je l'interroge sur son planning de la journée. Elle va commencer par du sport puis du français et des maths. Elle finira avec un peu d'espagnol et de l'histoire-géo. Les plannings sont plus légers de nos jours. C'est peut-être une bonne chose finalement. Nous chantons en chœur un peu de Dadju et de Gims. C'est un moment agréable qui me détend. Nous arrivons sur le parking, celui sur lequel il y a le moins de monde. Les parents s'entassent sur l'autre parking, qui est plus petit, mais pile devant le collège. Ils ont sûrement peur que leurs rejetons ne s'épuisent en marchant deux minutes de plus.

Je me gare toujours sur la première place, ce qui me permet de voir ma fille rentrer dans le collège. Et, ce matin, comme chaque matin, cela ne rate pas, une voiture se gare directement dans le virage, endroit qui n'est bien sûr pas une place, et m'empêche de voir ma fille entrer dans le collège. Elle me dit toujours : "De quoi as-tu peur, que des extraterrestres viennent m'enlever ?" Elle a raison. C'est ridicule. Mais c'est comme ça. C'est trop tard pour me changer.

Et c'est vraiment pénible ces voitures garées n'importe où et c'est chaque matin pareil ! Sentant mes nerfs chauffer, je ne peux m'empêcher de crier dans ma voiture : "Il y a vraiment des claques qui se perdent !" Et, à ce moment-là, je vois, sortir de nulle part, des bras, seuls, sans corps ni tête, s'approcher de la voiture, ouvrir la portière et administrer au conducteur deux gigantesques claques. Puis, la paire de bras claque la porte, prend ses jambes à son cou et disparaît. Même si je pense que la personne l'a bien mérité, je reste éberluée par la scène que je viens de voir et me demande si ce n'est pas juste le fruit de mon imagination.

Je prends le chemin du retour. Je tourne à droite pour entrer sur le parking qui mène à la place où j'habite. Là, je me retrouve nez à nez avec une voiture qui tente de sortir en passant par le sens interdit. Je lui fais signe de reculer pour me laisser passer et lui montre le panneau sens interdit qui la concerne. Le conducteur ne bronche pas et force le passage. Je klaxonne, la voiture recule, je passe et crie "Il y a vraiment des claques qui se perdent !" Et là, je vois à nouveau sortir de nulle part, des bras seuls, sans corps ni tête, s'approcher de la voiture, ouvrir la portière et administrer au conducteur deux gigantesques claques. Puis, la paire de bras claque la porte, prend ses jambes à son cou et disparaît. Wow ! Hallucinant ! Je suis partagée entre la satisfaction de voir que cette personne n'a reçu que ce qu'elle méritait et la peur, car c'est tout de même flippant ce que je viens de voir, non ?

Le lendemain, je pars faire des courses. Un samedi ! Mais, quelle idée ! Le magasin est noir de monde. Je fais mes courses tant bien que mal et me dirige vers une caisse. Là, une personne me coupe la route avec son chariot, me passe devant et commence à déballer ses affaires sur le tapis. Je me retiens de hurler et dis tout haut "Il y a vraiment des claques qui se perdent !" Et là, devant le regard médusé des clients et de la personne concernée, je vois, à nouveau, sortir de nulle part, des bras, seuls, sans corps ni tête, s'approcher de la personne qui déballait ses affaires sur le tapis et administrer à cet indélicat deux gigantesques claques. Puis, la paire de bras prend ses jambes à son cou et disparaît. A nouveau, je n'en crois pas mes yeux, mais les regards médusés des clients me confirment que cela vient bel et bien de se passer.

Je pars du supermarché, récupère ma voiture et me dirige vers le rond-point. Je suis à peine entrée dans le rond-point qu'une voiture accélère et me coupe la route en me grillant la priorité. Non, mais c'est la journée des personnes mal élevées ? Ils se sont tous passé le mot ou quoi ? C'est peut-être une caméra cachée ? Le type de "Surprise sur prise !" va débouler ? Je peste dans ma voiture, klaxonne et je m'entends crier "Il y a vraiment des claques qui se perdent !" Et là, je vois, à nouveau, sortir de nulle part, des bras, seuls, sans corps ni tête, s'approcher du conducteur de la voiture, ouvrir la portière et lui administrer deux gigantesques claques. Puis, la paire de bras prend ses jambes à son cou et disparaît. A nouveau, je n'en crois pas mes yeux.

Je rentre chez moi éreintée. Mes chats miaulent, ils réclament leur repas du soir. Comme à chaque fois, je me moque gentiment d'eux, j'imité leurs miaulements, je les fais saliver avant de sortir leurs gamelles. Je leur fais faire trois fois le tour de la cuisine avec une boîte de pâtée fermée avant de commencer à remplir leurs gamelles. Puis, j'en dépose une devant Fripouille, la femelle, et fais languir Gribouille, le mâle, en le faisant miauler d'impatience.

Au moment de lui donner sa pâtée, Gribouille me regarde méchamment et j'entends : "Il y a vraiment des claques qui se perdent !" Je n'en crois pas mes oreilles, mon chat parle !

Mais, ce qui devait arriver, arriva. Je vois, sortir de nulle part, des bras, seuls, sans corps ni tête, s'approcher de moi et m'administrer deux gigantesques claques. Puis, la paire de bras prend ses jambes à son cou et disparaît...

Tel est pris qui croyait prendre !